

La mort préfère

Ava

Maité
Bernard



SYROS

La mort préfère

Ava

Connaissez-vous Ava ?

Depuis l'âge de trois ans, Ava peut voir les fantômes et leur parler, mais personne ne l'a jamais crue, à commencer par ses parents, alors elle a appris à cacher son don. Devenue adolescente, en vacances chez son oncle sur l'île de Jersey, Ava comprend qu'elle est un « consolateur » de fantômes. Harald, un Viking mort il y a huit cents ans, et Cecilia Watson, une très vieille dame elle-même consolateur, vont aider Ava à s'approprier cette étonnante charge qui lui revient.

ISBN: 978-2-74-851397-4

© Syros, 2013

La mort préfère

Ava

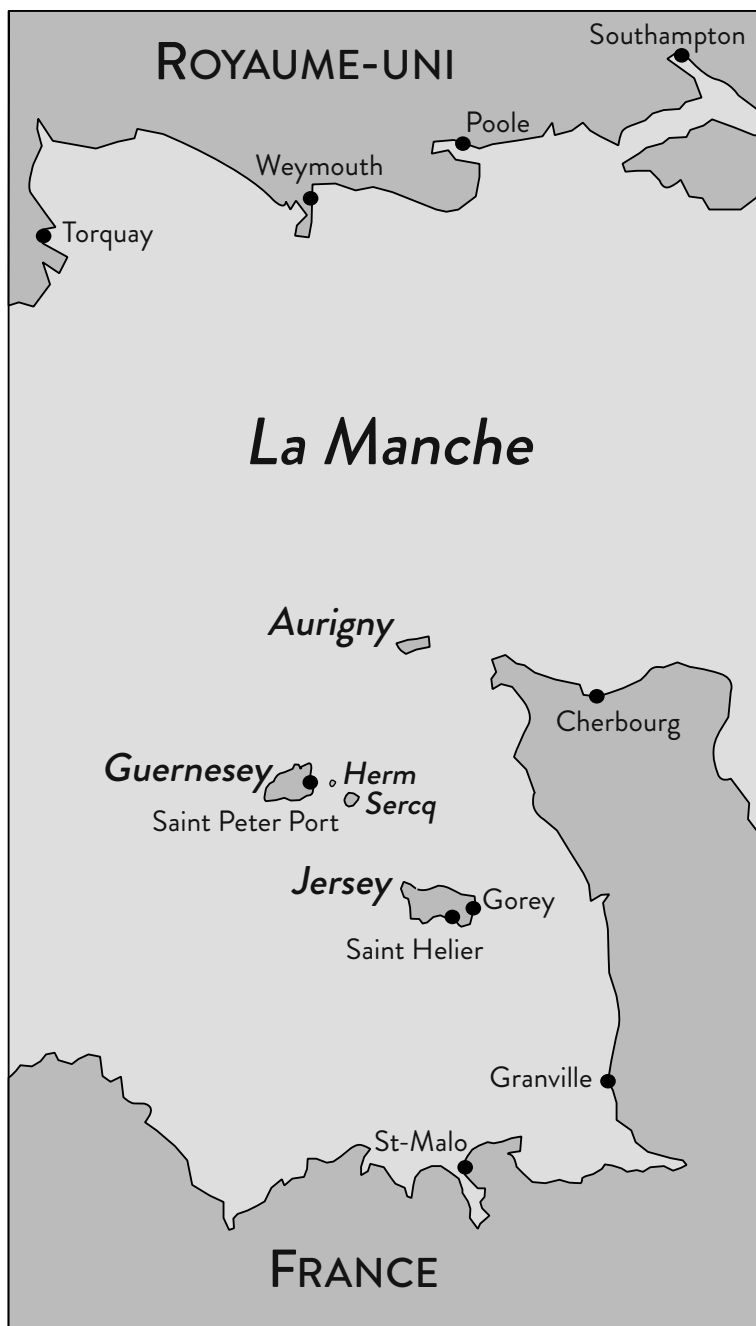
MAÏTÉ BERNARD

SYROS

« Jersey et Guernesey sont des morceaux de la Gaule, cassée au huitième siècle par la mer. Jersey a eu plus de coquetterie que Guernesey; elle y a gagné d'être plus jolie et moins belle. À Jersey la forêt s'est faite jardin; à Guernesey le rocher est resté colosse. Plus de grâce ici, plus de majesté là. À Jersey on est en Normandie, à Guernesey on est en Bretagne. »

Victor Hugo

Les îles Anglo-Normandes



Règle numéro 1 de l'art du consolateur

**Ne jamais, jamais, JAMAIS montrer à un vivant
qui n'est pas consolateur que vous voyez les morts**

La première fois qu'Ava revit Marco, le garçon avec qui elle était sortie l'été de ses quinze ans¹, il tenait la porte de la pizzeria de ses parents, à Mercy, pour laisser entrer une jeune fille. Ava passait en voiture, assise à côté de son oncle, et elle devint brusquement très rouge, puis très pâle en les voyant s'embrasser. Elle détourna aussitôt le regard, mais si elle pouvait fuir le couple, elle ne pouvait pas se fuir, et elle se sentit moins bouleversée par ce qu'elle avait vu que par sa réaction.

Elle s'enjoignit de tout oublier, et quand les vacances de la Toussaint prirent fin, elle retourna dans son pensionnat en France. À Noël, elle se partagea entre une semaine à Madrid avec sa mère et une semaine dans une station balnéaire du Pérou avec son père. En février, elle revint à Jersey, mais elle ne le croisa pas.

1. Voir, du même auteur, *Ava préfère se battre*, Syros, 2013.

La deuxième fois qu'Ava revit Marco, ce fut à Pâques, dans une rue de Mercy, avec trois de ses amis, Bradley, Stephen et Matt, et une fille, que Marco tenait par la main, et qui n'était pas la même que celle à qui il ouvrait la porte quelques mois plus tôt. Elle était à nouveau à côté de son oncle, mais là, elle eut envie de faire stopper la voiture et d'aller lui coller une grande baffe.

Elle n'en fit rien, bien sûr, et c'est à la troisième fois que le choc eut lieu.

– Aïe!

– Ouch!

Ils étaient sur le ferry qui reliait Jersey et Guernesey. Il revenait du pont au moment où elle y allait, et comme ils regardaient ailleurs, ils se tamponnèrent de plein fouet.

– Je suis...

– *I'm so...*

Ils avaient commencé leurs excuses en même temps et s'interrompirent en même temps. Un immense sourire éclaira le visage de Marco.

– Ava!

L'effroi s'abattit sur la jeune fille. Il restait encore trois quarts d'heure de traversée. Où allait-elle se cacher? Il ne lui laissa pas le temps de trouver et la serra contre lui.

– C'est bien toi!

Puis il la tint à bout de bras. Pourquoi était-il si heureux de la revoir? se demanda-t-elle.

– Tu es encore plus belle qu’il y a un an.

Et lui n’avait pas changé, ce qui voulait dire qu’il était toujours aussi charmant, grand, blond, mince, avec ses yeux marron pétillants et cette canine légèrement protubérante qui lui donnait un sourire coquin.

– Mais qu’est-ce que tu fais là?

Impossible de lui dire qu’elle se rendait à l’assemblée annuelle des consolateurs du Royaume-Uni, qui avait lieu cette année à Saint Peter Port, capitale de Guernesey. En effet, Ava voyait les fantômes depuis l’âge de trois ans mais il avait fallu qu’elle attende d’en avoir quatorze pour découvrir qu’elle partageait ce don avec d’autres.

– Je suis en vacances avec mon oncle.

Elle se retourna et le lui montra un peu plus loin, assis dans un fauteuil, penché sur son ordinateur portable. S’apercevant alors qu’ils gênaient, elle s’écarta pour laisser passer trois enfants qui voulaient sortir. Marco fit de même avant d’avoir ce geste galant de la main qui l’invitait à sortir aussi. C’était celui qu’il avait eu à la porte de la pizzeria avec cette fille. «Et alors? se dit-elle en s’obligeant à se calmer, ça confirme qu’il est gentil, ce que tu es bien placée pour savoir puisqu’il t’a fait un cadeau le jour où il a rompu avec toi.»

Elle se dirigea vers le bastingage et s’y agrippa pour maîtriser la colère qui avait brusquement surgi, les yeux vers l’horizon, consciente d’être un peu raide. Marco la

rejoignit et lui aussi s'appuya, mais d'un bras seulement, car il était tourné vers elle. Elle avait l'impression d'avoir été projetée dans une scène de comédie romantique dont elle ignorait le texte. En fait, elle ignorait même quel était son rôle. Marco était peut-être avec une énième inconnue, et Ava n'était qu'un personnage secondaire dans leur histoire d'amour.

– Et toi, dit-elle en constatant avec soulagement que sa voix restait égale, tu es avec qui?

– Personne. Je vais juste faire un remplacement pendant quatre semaines dans un pub d'Herm, la petite île face à Guernesey, tu connais?

– Non, Jersey est la seule île Anglo-Normande que j'ai visitée. Tu seras aux cuisines ou en salle?

– Cuisines.

– Et ça te va?

– Oui, plus j'ai d'expérience professionnelle dans la restauration, mieux c'est.

– Pourquoi?

– Parce que je pense que j'ouvrirai mon restaurant un jour.

Ava n'avait jamais très bien compris quelles études il faisait, car elle confondait comptabilité, commerce et gestion, et elle n'osa pas redemander une explication.

– Et tu serais le chef ou le propriétaire?

– Je serais le propriétaire mais je veux savoir ce qui se passe à tous les postes, et j’ai fait le tour de ce que je pouvais apprendre dans la pizzeria de mon père.

– Je suis contente de te voir si décidé.

– Et moi je suis content de te voir. Ça serait sympa de prendre un café!

Elle eut un regard légèrement hésitant vers l’intérieur du ferry.

– Je ne sais pas jusqu’à quelle heure ils servent, mais oui, on peut essayer.

– Non, je pensais plutôt à Guernesey, quoique si tu veux quelque chose ici, je te l’offre avec plaisir.

Elle cacha sa surprise. Un café à Guernesey? Qu’est-ce que cela signifiait? Voulait-il qu’ils se revoient en amis ou...?

– Tu ne vas pas être trop occupé? dit-elle pour gagner du temps.

– Je vais avoir quelques disponibilités mais je ne sais pas quand. Ça dépend aussi des marées. Mais tu pourrais me rendre visite. C’est très beau, Herm, très romantique.

Donc ce n’était pas un café entre amis.

– Tout à fait ton genre.

Vraiment pas un café entre amis.

– On n’a qu’à s’échanger nos numéros de portable, dit-il en sortant le sien.

– Je n’en ai toujours pas.

– Et là où tu seras, je peux t'appeler?

– Je n'ai pas le numéro.

– Tu es à quel hôtel?

– On est chez un ami de mon oncle.

– Tu connais son nom?

Un bref instant, elle fut tentée de répondre par la négative mais d'abord, cela n'était pas correct, ensuite, cette année avait prouvé qu'ils avaient peu de chances de ne pas se croiser.

– Douglas Fellowes.

– Le propriétaire du château Fellowes?

Elle acquiesça et il poussa un sifflement admiratif.

– Vous y restez combien de temps?

Là encore, elle fut tentée de mentir, et là encore, la correction prévalut.

– Trois semaines.

– Super! On aura tout le temps de se voir! Ça sera sympa de... Ah, j'ai un appel.

Toute l'excitation d'Ava retomba. Définitivement un café entre amis. Il n'aurait jamais regardé qui l'appelait s'il avait été en train de la draguer.

– Désolé, il faut que je le prenne. Tu m'attends ici?

Il s'éloigna vers l'intérieur sans attendre sa réponse, et elle se tourna à nouveau vers l'horizon, sonnée. Qu'est-ce qui lui prenait? Elle n'avait jamais été amoureuse de Marco, non? Un an après, elle était toujours incapable de

répondre à cette question. Elle savait qu'il y avait d'autres garçons sur terre? Oui. Alors pourquoi avoir eu tellement envie et tellement peur à la fois que son café soit, ne soit pas, soit peut-être un café entre amis?

Une vague de froid l'enveloppa et elle vit qu'Harald flottait à ses côtés. Elle lui fit un petit sourire discret, auquel il répondit par son habituel regard glacé.

– Il voulait quoi?

Très grand, très blond, en bottes de peau, pantalon, et chemise blanche ensanglantée, c'était le plus ancien, le plus terrifiant et le plus célèbre des fantômes des îles Anglo-Normandes. Le plus silencieux aussi. S'il posait la question, c'est donc qu'elle lui paraissait importante. Ava jeta un coup d'œil autour d'eux, et décida que le couple non loin était trop occupé à être amoureux pour se rendre compte qu'elle parlait « toute seule ».

– Prendre un café avec moi. Il va revenir, d'ailleurs. On s'est rentrés dedans, c'était difficile de ne pas s'adresser la parole, mais après, pourquoi me faire cette proposition?

Il posa sur elle ce regard d'un bleu si pur qu'il en était quasi mystique.

– Tu as changé.

– Pourquoi tu dis ça?

– Il y a un an, tu ne pensais ni à l'amour ni aux enfants.

– Mais je ne pense pas à l'amour et aux enfants! Je me demande juste ce qu'il a voulu dire!

– Il y a un an, tu ne te serais pas préoccupée de ce qu'il pensait.

– Je sortais avec lui, évidemment que je me préoccupais de ce qu'il pensait!

– Non, pas vraiment. Tu n'as même pas pleuré quand il t'a quittée.

– J'ai mon orgueil! s'indigna-t-elle. Tu as vu comment il s'y est pris! Le jour d'avant, tout va bien. Le lendemain: «Tiens, voilà une pizza en forme de cœur, c'est mon cadeau d'adieu»!

Elle s'arrêta, à nouveau stupéfaite par sa colère.

– Justement. Et tu ne lui as même pas fait de scène.

– C'était la première fois que je sortais avec un garçon, et la première fois qu'on rompait avec moi. Je ne savais pas quelle était l'étiquette à suivre...

Elle se revit en train de manger un bout de la pizza qu'il lui avait offerte et faillit grimacer à ce souvenir. Pourquoi avait-elle cherché à se donner une contenance? Elle aurait pu exprimer sa surprise sans s'humilier.

– Et puis il a dit que c'était parce qu'il vivait à Jersey et moi à Aix, et qu'on ne savait pas quand on allait se revoir, alors...

Elle sentit la colère revenir, et elle comprit enfin, avec un an de retard, qu'elle lui en voulait.

– Mais, dit-elle, essayant encore d'argumenter, il avait raison...

Harald resta silencieux, la laissant découvrir ses émotions (ou bien Harald ne s'intéressait pas assez à ce sujet pour faire l'effort de parler, ce qui était tout aussi probable et ne la vexait pas, car elle aussi continuait à se demander si le sujet valait bien le temps de cette introspection).

– En plus, il a fait ça le jour de l'assemblée exceptionnelle des fantômes représentants de paroisse, alors j'avais d'autres soucis.

– C'est bien ce que je disais. Tu trouvais agréable de le voir, mais il était plus fondamental pour toi de comprendre ton rôle de consolateur.

– Et que j'aie changé, c'est bien ou c'est pas bien?

– C'est normal. Une femme de ton âge devrait penser tout le temps à l'amour et aux enfants, surtout que tu es jolie, même si tu es trop maigre.

– Je ne suis pas trop maigre! Tu me juges par rapport aux critères de ton époque! Et de nos jours, une adolescente peut penser à des choses plus importantes que ce qu'a dit ou pas un garçon!

Alors, pour la deuxième fois depuis qu'ils se connaissaient, Harald éclata de son immense rire grave, ses yeux bleus réchauffés par un mélange d'ironie et de tendresse. Elle se détourna avec un air pincé qui provoqua un nouveau rire.

– Ah, les femmes, s'exclama-t-il, les femmes!

Et il disparut.

– Je vois pas ce qu'il y avait de drôle, marmonna Ava.

Il avait beau être sa personne préférée au monde (et elle ne doutait pas que la réciproque soit vraie), Harald pensait qu'Ava riait de choses qui n'étaient pas drôles, et Ava se gardait bien de lui expliquer qu'il aurait fallu être fou pour oser dire à un immense Viking à la chemise blanche ensanglantée qu'en réalité, c'était lui qui n'avait aucun humour.

Une fois de plus, elle se détourna vers l'horizon, une fois de plus avec la conscience d'être un peu raide. À quinze ans et demi, elle n'avait embrassé que trois garçons dans sa vie. Certains parents auraient trouvé que cela faisait déjà beaucoup. La génération d'Ava, en revanche, aurait trouvé que c'était normal, même si certaines filles auraient soupiré en secret qu'elles auraient bien aimé pouvoir en dire autant. Ava, elle, pensait «seulement» parce qu'elle n'avait eu de véritable échange qu'avec Marco. Ils avaient passé un mois ensemble l'été précédent, et mis à part le fait que des fantômes avaient régulièrement essayé de l'assassiner pendant qu'elle était au pub ou au bowling avec lui et ses amis, cela avait été une histoire sans histoires. Les deux autres garçons qu'elle avait embrassés, Pierre et Cédric, étaient, l'un, le frère d'une copine de pension, l'autre, un ami d'ami d'une copine de pension. Avec le premier, elle avait échangé des baisers langoureux pendant des heures

lors d'une soirée, et de même avec le second, quelques mois plus tard, un dimanche après-midi où le reste de l'assemblée était occupé à jouer au tennis. Pierre habitait Marseille, Cédric était à Toulon. Ils s'étaient donné numéros de téléphone et mails, mais comme avec Marco, ni eux ni elle n'avaient jugé nécessaire de maintenir une relation à distance.

Elle aurait voulu partager ses questionnements sur les hommes avec quelqu'un, mais qui? Pas ses parents, évidemment. D'abord, leur demander des conseils amoureux lui faisait à peu près autant envie qu'avalier un milk-shake au goudron. Ensuite, leurs expériences ne pouvaient pas être plus différentes des siennes. Sa mère avait toujours été une accro au travail, et son divorce n'y avait rien changé. Quant à son père, il l'avait quittée pour un Brésilien, Mario Samoes, un homme de son âge, grand, séduisant, gai, gentil, doux, qui avait tout fait, quand Ava et lui s'étaient enfin rencontrés, pour que cette situation soit la moins étrange possible. Ses copines de pension étaient loin. Violet, son amie de Jersey, était en Jamaïque. Pourquoi pas son oncle?

Elle se tourna vers lui, de l'autre côté de la vitre. C'était un étrange personnage. Un mètre soixante-treize, blond aux yeux bleus, il avait une dizaine de kilos en trop, mais il dégageait un magnétisme sûr. Ava savait que c'était un «bourlingueur», selon les mots de sa mère, et

un homme d'affaires. Elle avait aussi compris qu'il plaisait aux femmes, ce qui faisait sûrement de lui quelqu'un qui pouvait donner des conseils amoureux, mais il n'était pas marié, n'avait pas d'enfants, et Ava était trop raisonnable pour ne pas savoir qu'il était remarquablement incompetent avec elle. Il ne lui proposait jamais d'activités, ne lui demandait pas où elle allait, ne téléphonait pas aux parents des amis chez qui elle disait se rendre, n'offrait pas de les inviter au manoir et ne lui donnait jamais d'heure à laquelle elle devait absolument être rentrée.

En effet, parmi cette étrange peuplade que sont les «enfants», Ava était la seule qu'il acceptait de fréquenter, au début pour rendre service à sa sœur quand elle avait divorcé, maintenant parce qu'à sa grande surprise, et même s'il ne se le serait jamais avoué, il aimait sa nièce. Pourtant, c'était l'enfant la plus incompréhensible qu'il connaisse. Bien sûr, ils étaient tous incompréhensibles, puisqu'il n'en connaissait aucun, mais il était sûr qu'elle l'était d'une manière totalement unique. Par exemple, elle ne réclamait aucune attention, et elle ne faisait jamais de bêtises. Voilà pourquoi, quand elle avait manifesté son envie de découvrir Guernesey, il s'était fait un plaisir de lui organiser trois semaines de vacances là-bas dans le château de son ami.

– Et me revoilà !

Marco venait de surgir derrière elle.

– Excuse-moi de t’avoir fait attendre.

Il observa un court silence, peut-être pour qu’elle dise quelque chose de poli comme «C’est pas grave», «Je t’en prie», «Il n’y a pas de mal», mais la jeune fille était troublée. Elle venait d’apercevoir trois fantômes. Il y avait un jeune homme blond aux yeux bleus, habillé d’un maillot de foot de l’équipe nationale d’Angleterre au nom de David Beckham, d’un jean et de baskets. Il était à deux mètres des deux autres, un homme roux en doudoune, jean et pataugas, et un autre visiblement né et mort au début du XX^e siècle, avec une casquette plate en tissu à bouton central, une veste, un veston, une chemise, un pantalon assorti à la veste et des bottes bien cirées.

– Je te dis que c’est elle... dit ce dernier en français.

– Bonjour, dit son compagnon, excusez-nous de vous déranger, mais vous êtes bien Ava d’Avezac?

– Ça te dit de monter? dit Ava à Marco en pointant du doigt l’étage du dessus.

Certes, la mission d’un consolateur est de consoler les fantômes afin de les aider à mourir vraiment, mais ils n’avaient pas vraiment l’air désespérés, et elle pensait qu’en la voyant en pleine conversation, ils comprendraient que le moment était mal choisi.

– Avec plaisir, s’exclama Marco.

– Tu es sûr que c’est elle? dit le roux. On dirait qu’elle ne nous a pas vus.

– Mais oui, c’est elle! Les cheveux noirs, le pull marin, l’allure, c’est elle, je te dis!

Elle se dirigea d’un pas qui se voulait ferme vers les escaliers en fer, Marco juste derrière. Le roux vint se coller à sa gauche, celui à la casquette à sa droite :

– Mademoiselle d’Avezac? murmura le premier. Hé, on est là!

Elle allait devoir admettre qu’ils étaient très bêtes, et elle allait sans doute aussi devoir leur parler. Tête baissée, en espérant que cela suffirait pour que Marco ne voie rien, elle chuchota :

– Bonjour messieurs, veuillez m’excuser, mais il y a trop de gens autour de nous, je ne peux pas avoir l’air de parler toute seule.

– C’est elle! dit le fantôme en doudoune. Oh mon Dieu, Ava d’Avezac, c’est Ava d’Avezac!

Ils étaient parvenus sur un petit pont inondé de soleil, au grand désespoir de touristes qui voulaient faire des photos.

– Mais c’est maintenant qu’il faut la prendre, protestait l’un d’entre eux. On est en train de passer le long de Sercq!

C’est alors qu’Ava aperçut les falaises élevées de l’île. Fascinée, elle se rapprocha du bastingage, toujours suivie de Marco, des deux intrus et du jeune homme silencieux.

– C'est beau! s'exclama-t-elle.

– Elle ne fait que cinq kilomètres carrés de superficie et abrite à peu près six cents personnes, pas plus, mais c'est vrai qu'elle est imposante. Tu vois, là, c'est la Grande Sercq, et là, la Petite, et l'isthme qui les relie s'appelle la «Coupée» parce qu'il est très étroit.

– J'imagine que tu y es déjà allé.

– Oui, mais pas souvent, comme sur Herm. Je connais mieux Aurigny et Guernesey, parce que j'y ai de la famille et des amis.

Le ferry laissa l'île derrière eux, et comme elle n'avait plus de prétexte pour ne pas regarder Marco, elle se décida enfin à le faire. Deux secondes. Tout de suite après, elle fut interrompue par le fantôme en doudoune qui apparut entre eux et dit :

– C'est un honneur.

– Ah oui, c'est un honneur, dit l'autre en enlevant sa casquette.

C'est alors que le jeune homme au maillot David Beckham lança en anglais :

– Si c'est un putain d'honneur, mais putain, vous pourriez lui foutre la paix! Vous voyez pas qu'elle peut pas répondre, putain?

Les deux fantômes le regardèrent, se regardèrent, puis éclatèrent de rire.

– Qu'est-ce qu'il a dit?

– *Bloody* quelque chose, *bloody* bla bla, *bloody bloody*.

Ils éclatèrent de rire à nouveau.

– Comme vous pouvez l’entendre, reprit le roux en direction d’Ava, nous ne sommes pas anglais.

– Non, nous sommes bretons.

– Enfin, toi, tu es breton, moi je suis auvergnat mais je vivais en Bretagne.

Elle se dirigea brusquement vers l’arrière, où l’on voyait un autre pont, dix mètres en dessous, uniquement accessible au personnel. Elle était en train de se demander ce qu’elle pourrait bien dire d’intéressant à Marco quand elle sentit le vent glacial des fantômes qui les collaient toujours.

– Et donc, comme on disait, vous n’êtes pas notre consolateur.

– Mais on a entendu parler de vous!

– Vous êtes célèbre!

Célèbre? Tout ce qu’un consolateur sensé veut éviter! Marco allait la trouver complètement dingue, mais elle ne voyait que les escaliers pour leur parler à nouveau.

– Excuse-moi, dit-elle en mettant la main devant ses yeux, mais le soleil me blesse.

Pire, il allait la trouver complètement diva. Tant pis. Les deux fantômes se précipitèrent à ses côtés. Elle accéléra le pas, eux aussi.

– Tu te sens mal? dit Marco dans son dos.

Elle secoua la tête, désespérée d'avoir l'air de faire une scène, et des larmes d'énervement lui montèrent aux yeux.

– Attention où tu mets les pieds, dit encore Marco.

Elle posa la main sur la rambarde, et les deux fantômes passèrent brusquement devant elle en criant leurs noms.

– Je m'appelle Erwan.

– Et moi Patrice.

– Putain, vous voyez pas que vous gênez?! s'exclama le jeune homme dans son dos.

Elle entra en eux et perdit de vue les marches. Elle sentit le vide, essaya de se rattraper...

– Ava! cria Marco.

Et elle dégringola sur le pont inférieur. La douleur irradiait son corps, sa tête rebondit, et le bruit sec qu'elle fit en se cognant une seconde fois par terre fut la dernière chose qu'elle entendit.

Règle numéro 16 de l'art du consolateur

Quand on a envie de demander à quelqu'un d'aller voir là-bas si on y est, garder son calme, quand on a envie d'aller voir soi-même là-bas si on y est, garder son calme, et de manière générale, garder son calme

- *A*va?... Ava...

La jeune fille revenait lentement à elle. Mal à la tête. Soleil. Un bruit de moteur et de vent. Le sol sous son corps. Une main sur sa joue.

- Tu m'entends?

Oui, mais elle ne se souvenait plus de ce qui s'était passé, et elle avait l'impression que si elle ouvrait les yeux, elle n'aimerait pas ce qu'il faudrait réaliser.

- Non, ne la brusquez pas.

Pourquoi avoir peur? Visiblement, quelqu'un prenait soin d'elle. Elle eut très froid soudain. Aussitôt, une main prit la sienne et se mit à la frotter. Si elle ouvrait les yeux, elle saurait de qui il s'agissait.

– Tu peux arrêter de faire semblant, dit Harald, ils ont disparu.

Elle se raidit. Le froid soudain, c'était lui, et la voix douce et la main douce appartenaient à Marco. Elle ouvrit les yeux et vit d'un côté le fantôme qui flottait au-dessus d'elle, de l'autre le jeune homme souriant et inquiet à la fois.

– Comment tu te sens? dit ce dernier.

– J'ai glissé.

– J'ai vu.

Venait-elle d'imaginer la touche de méfiance dans sa voix?

– Je vais t'aider, dit-il en voyant qu'elle essayait de se redresser.

Elle fit la grimace.

– Ça tourne?

– Non, j'ai juste mal.

Sa main chercha la source de la douleur.

– Ava...

Il l'avait arrêtée, doucement mais fermement.

– Tu saignes. Je crois que tu ne devrais pas bouger.

Tout aussi doucement mais fermement, elle dégagea sa main et toucha ses cheveux. De livide, elle devint grise. Ils étaient complètement poisseux.

– C'est impressionnant, se hâta-t-il de dire, mais ce n'est sûrement pas grave.

Pas grave?! Elle se moquait bien de mourir, mais être échevelée et verte face à lui, ça, c'était insupportable!

Elle essaya de se lever.

– Où tu vas?

– J'ai juste besoin d'aller aux toilettes pour me nettoyer.

– Je ne suis pas sûr que...

– Qu'est-ce qu'il se passe?

Son oncle venait de traverser Harald.

– Bonjour monsieur, dit Marco en levant les yeux vers lui, c'est moi qui ai envoyé madame vous prévenir.

Il fit un signe de remerciement à la femme qui l'accompagnait.

– J'ai glissé, se hâta de dire Ava à son oncle accroupi à ses côtés. J'ai juste une bosse.

– Elle saigne, ajouta Marco.

– Je vois, le coupa Vincent.

Elle sentit ses doigts écarter sa chevelure.

– On va aux urgences dès qu'on a débarqué.

– Ce n'est pas la peine!

– Arrête de te faire remarquer et obéis, intervint Harald.

Un éclair de colère la parcourut. Elle ne savait pas si elle s'intéressait plus aux garçons, mais elle savait que ses réactions avaient changé. Elle qui avait longtemps été si calme, si maîtrisée, était de plus en plus traversée par des mouvements d'humeur, et les contraintes l'exaspéraient.

Elle ne comprenait plus pourquoi tout devait être aussi rigide, d'autant plus qu'elle n'était pas une rebelle, elle ne demandait rien d'extraordinaire, juste de pouvoir aller au cinéma à dix-huit heures, mais c'était impossible, car il fallait être à la pension à dix-neuf heures, ou juste de passer plus de vacances à Jersey, mais c'était impossible, car ses parents voulaient, ou disaient qu'ils voulaient, la voir.

Heureusement, cette impatience restait tempérée par son instinct de survie. Ava avait toujours senti ce qui était bon pour elle, et Harald avait raison, pour l'instant elle ne devait pas se faire remarquer. Elle serra les mâchoires et s'assit comme son oncle le lui avait indiqué.

– Bonjour, dit Marco en tendant la main à Vincent par-dessus les jambes d'Ava. Je suis...

– Je me souviens.

Il accepta de serrer la main tendue mais son ton indiquait clairement qu'il se demandait ce qu'il avait pu faire pour que sa nièce qui ne posait jamais de problèmes se soit blessée. Comme s'il ne remarquait pas son hostilité, Marco s'assit à côté d'Ava et lui sourit. Il avait sans doute pitié. Pourquoi la vie n'était-elle jamais simple? Pourquoi fallait-il passer en une seconde du statut de célébrité à celui de pauvre fille? Et elle ne pouvait même pas se rendre aux toilettes pour redevenir présentable! Il ne restait plus qu'une solution. Elle ferma les yeux et tenta

de croire que si elle ne voyait pas Marco, il ne la voyait pas non plus.

Les minutes commencèrent à s'égrener. Personne ne lui parlait. Dans le cas d'Harald et Vincent, c'était normal. Dans le cas de Marco, ce devait vraiment être un effort, le jeune homme étant d'une nature joviale et expansive. À moins qu'il ne soit en train de s'ennuyer à mourir? Cela aurait été du dernier comique. Mourir d'ennui à cause d'elle et la retrouver dans l'au-delà! Non, ce n'était pas comique du tout, qu'est-ce qui lui prenait? Elle réalisa avec horreur qu'une fois de plus, elle pensait aux garçons. Elle utilisait son précieux cerveau et son précieux temps à se demander si tel mot ou tel silence signifiait ceci ou cela. Qui sait, bientôt, elle ferait partie de celles qui n'ont pas d'autre sujet de conversation, qui attendent près du téléphone, qui organisent leur journée en fonction de quelqu'un qui n'a parfois même pas la décence de rompre en face! Quand cette maladie s'était-elle introduite dans son corps? Était-il encore temps de l'éradiquer de son système? Et une fois de plus, à qui demander conseil? «Ah, les femmes, avait dit Harald, les femmes!» Elle réalisa avec horreur l'étendue de son cauchemar. Ce n'était pas une maladie, c'était constitutionnel, il fallait qu'elle l'admette, elle était... une femme!

Cette fois, Ava était vraiment sonnée. Non, ce n'était pas possible, elle était une femme depuis sa naissance,

et elle n'avait pas toujours été idiote. Cela faisait peut-être partie de son développement. Toutefois, les changements vécus jusqu'ici, prendre des centimètres et des kilos, apprendre à lire, écrire et compter, semblaient aller vers un épanouissement, une amélioration. Pourquoi, soudain, devenait-on idiot?

Elle ne devait pas se disperser. C'était l'été de sa première assemblée des consolateurs, pas l'été des garçons! Elle retrouvait sa formatrice le lendemain et pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient, Cecilia l'accompagnerait dans ses rencontres avec les représentants de paroisse. Il y avait cinq rendez-vous importants dans leur année. Une fois par an, elles se réunissaient avec les autres consolateurs du Royaume-Uni, et une fois par trimestre, elles rencontraient les fantômes élus représentants des paroisses des îles Anglo-Normandes. Ce qu'elles s'apprêtaient à faire pendant ces trois semaines n'appartenait pas à cette seconde catégorie. En effet, elles n'allaient rencontrer que les représentants des paroisses de Guernesey, dans le but de comptabiliser le nombre de fantômes de l'île.

Un an plus tôt, Ava avait proposé d'établir une base de données pour chaque île Anglo-Normande, avec un sous-fichier par paroisse, dans lequel elle entretrait le nom, l'âge et le lieu de résidence de tous les fantômes. De cette manière, Cecilia et elle sauraient

quels dossiers restaient en souffrance. De plus, elle avait mis en place des groupes de parole animés par des fantômes volontaires qui se chargeaient d'écouter plusieurs de leurs congénères à la fois et de les aider à trouver la paix. Cecilia Watson avait approuvé mais n'avait rien changé à ses habitudes, et Ava travaillait plus avec George Dandy, le fantôme d'un médecin mort au XIX^e siècle, qu'avec sa formatrice. Jusqu'à ce qu'elles apprennent que l'assemblée annuelle des consolateurs aurait lieu à Guernesey. Alors les yeux de la vieille dame avaient pétillé de malice, et elle avait décrété qu'elle accompagnerait Ava.

D'où venait ce changement? Était-elle galvanisée parce qu'il s'agissait de l'île où elle était née, ou parce qu'elle allait retrouver ses collègues? Ava avait bien essayé de savoir concrètement (Ava était du genre à aimer le «concrètement») ce qui pouvait les attendre de si réjouissant, mais elle avait juste appris que certains consolateurs préparaient des conférences, qu'il y avait des tables rondes, des interventions, et qu'aux repas et dans les couloirs, on discutait beaucoup de tel ou tel article lu dans telle ou telle revue. Cela n'avait pas l'air si différent de ce que vivaient ses parents quand ils se rendaient à des symposiums sur leurs spécialités respectives.

Vingt très longues minutes plus tard, ils arrivèrent enfin à Saint Peter Port. Encore dix minutes, et une voix

féminine annonçait dans les haut-parleurs l'autorisation de débarquer.

Elle sentit une main sur la sienne.

– Tu vas pouvoir te lever? dit Marco.

– Je vais l'aider, dit Vincent.

Elle essaya de sourire au jeune homme mais elle était mortifiée que leurs retrouvailles se soient passées ainsi.

– Tout va bien, dit-elle en refusant leur aide.

Puis, une fois debout :

– Je te remercie d'être resté auprès de moi.

Marco comprit qu'elle le congédiait, mais il lui sourit et dit :

– Je t'appelle.

Puis il salua Vincent d'un hochement de tête et s'éloigna. Elle se détourna, partagée entre le soulagement et... Elle s'arrêta avant de préciser son envie et prit le bras que lui offrait Vincent jusqu'au quai.

– Voilà Douglas, dit-il en montrant un grand homme maigre et élégant dans le hall.

Ava ne fit pas l'erreur de hocher la tête, car elle avait constaté que cela lui faisait mal, et elle le suivit.

– Bonjour, dit Vincent en tendant la main à son ami.

– Bonjour!

– Et voilà ma nièce, Ava.

– Ravie de faire ta connaissance.

Il avait un long visage traversé de ce sourire plein de dents qu'on croit être une caricature des Anglais jusqu'à ce qu'on en rencontre un qui corresponde au profil. Il portait une vieille veste qui avait ce côté confortablement avachi des vêtements de qualité qui ne sont pas réservés aux grandes occasions mais sont portés tous les jours, un pantalon poché aux genoux et des chaussures légèrement délavées mais sans doute faites sur mesure chez un bottier.

– Elle a glissé sur le pont du ferry, dit Vincent, elle s'est cogné la tête.

Les muscles du visage de Douglas ne tressaillirent pas, mais elle vit l'inquiétude et la chaleur passer dans ses yeux d'un marron si clair qu'il était presque jaune.

– Veux-tu que nous allions à l'hôpital?

– Je te remercie de le proposer.

Il fallut encore attendre les bagages, puis ils se dirigèrent vers le parking. Elle avança en regardant les maisons accrochées aux collines de Saint Peter Port et soupira en pensant qu'elle allait commencer son exploration de Guernesey par un hôpital alors que Hauteville House, la fameuse demeure de Victor Hugo, la «bonbonnière d'un géant», comme l'avait surnommée son fils, Charles Hugo, était là quelque part.

Résignée, elle monta dans la Land Rover, et un quart d'heure plus tard, après avoir laissé la mer dans leur

dos pour entrer dans les collines vertes de la paroisse de Saint Martin, ils parvinrent à une bâtisse moderne et modeste.

– Je vous dépose, dit Douglas en s'arrêtant devant les urgences, et je vais me garer.

Vincent acquiesça et ils sortirent. Quelques marches, un perron, des portes qui s'ouvraient automatiquement, et derrière... Ava sentit le découragement. C'était plein.

– On n'est peut-être pas obligés d'attendre...? dit-elle en se tournant vers son oncle.

Il l'interrompit :

– Tu as dit que tu avais mal à la tête. Tu as toujours mal?

Elle fut tentée de mentir, mais Vincent n'était pas du genre à s'inquiéter pour rien ni à ne pas savoir quand on lui racontait des bobards aussi gros que l'œuf de la bosse qu'elle sentait pousser dans ses cheveux.

– Oui, dit-elle.

– En plus, tu as l'air gelée, alors qu'on est en juillet et que tu as un pull, un caban et une écharpe.

Il était impossible d'expliquer qu'il était plus réconfortant de sentir son Viking mort depuis huit cents ans collé à elle que d'avoir chaud et donc de le savoir loin.

– C'est juste le choc, dit-elle.

Elle vit qu'il pensait que ce n'était pas «juste» mais justement ce qui l'inquiétait.

– Où est-ce qu'on peut s'asseoir? dit-elle pour changer de sujet.

– Attends-moi ici.

Elle n'en avait aucune envie mais ce serait enfin l'occasion de parler avec Harald. Dès que Vincent se fut éloigné, elle sortit son faux téléphone portable, un jouet acheté un an plus tôt à la boutique de l'hôpital de Jersey, elle le colla contre son oreille, et faisant semblant d'avoir une conversation avec un vivant, elle s'adressa au fantôme.

– Qu'est-ce qui s'est passé exactement? dit-il.

– J'ai des fans.

La réponse semblait provocatrice mais ce n'était pas ce qu'elle avait voulu, les mots avaient jailli. Maintenant qu'elle y songeait, cela arrivait de plus en plus souvent, comme un signe extérieur de son impatience générale. Elle sentit un soupçon d'inquiétude. Être agacée de ne pas pouvoir aller au ciné à dix-huit heures, c'était une chose, mais dire ce qui lui passait par la tête, cela pouvait avoir des conséquences graves. Ava ne devait pas dire qu'elle voyait les morts, et ne devait pas parler de ce qu'ils lui apprenaient.

– J'ai été débordée par des fantômes qui étaient tout excités d'être à côté de...

«Moi»? «Ava d'Avezac»? Parler d'elle à la troisième personne paraissait tellement prétentieux...

– Il paraît que je suis...

Elle eut un haussement d'épaules gêné :

– Connue.

– Connue pour quoi?

– J'aimerais bien le savoir! Tu crois que c'est parce que des fantômes ont essayé de me tuer?

En effet, un an plus tôt, on avait essayé de la brûler vive.

– Parce que franchement, je ne vois rien d'autre qui sorte de l'ordinaire, et...

Harald ne l'écoutait plus. Elle se retourna légèrement pour voir ce qu'il fixait et vit que le fantôme du jeune homme au tee-shirt Beckham se tenait à quelques mètres d'eux.

– Salut, dit-il en anglais.

– Bonjour, dit Ava sans lâcher son téléphone.

– Tu devrais lui expliquer que j'ai essayé de t'aider sur le ferry, dit-il avec un hochement de tête vers Harald, sinon il risque de m'arriver des problèmes.

– C'est vrai, confirma-t-elle au Viking.

Personne ne bougea. Au bout d'un moment, le jeune homme dit :

– Je m'appelle Théo. Je voulais juste savoir si ça allait mieux.

– C'est gentil mais je n'ai pas encore vu de médecin.

Elle jeta un regard à travers lui et vit que son oncle essayait toujours d'attirer l'attention d'une infirmière.

– Tu es de Guernesey? demanda-t-elle.

– Non, Aurigny, mais je peux me transporter sur les autres îles et sur les ferries, en tout cas jusqu'à une certaine distance.

Il y eut un second round d'observation, et là encore, c'est lui qui prit la parole.

– Tu sais ce que c'est, la nomophobie?

– Phobie, c'est peur, mais peur de quoi, je ne sais pas.

– La peur de perdre son téléphone portable, dit-il avec un nouveau hochement de tête, cette fois en direction de l'appareil.

– C'est le seul moyen que j'aie trouvé de ne pas avoir l'air de parler seule.

Troisième round d'observation.

– Et tu comptes te rendre quand sur Aurigny? dit-il enfin.

– Je ne sais pas encore, mais ça m'étonnerait que ce soit possible cet été.

Il y aurait peut-être eu un quatrième round mais Harald la prévint brusquement :

– Ton oncle revient.

– Désolée, dit-elle en direction du jeune homme, et merci encore.

Il disparut aussitôt. Elle se dépêcha de ranger le jouet et fit face à Vincent.

– Je crois qu’il va falloir que tu t’assoies par terre, dit-il. Il n’y a pas de place ailleurs et ils ne savent pas quand ils pourront s’occuper de toi.

– Bien. Je passe aux toilettes et je reviens.

Elle se dirigea vers la porte qu’elle avait repérée, la poussa, et pour la première fois de sa vie, elle fit sursauter un fantôme.



La mort préfère *Ava*

Maité Bernard

Ava se rend sur Guernesey, où elle doit participer à l'assemblée annuelle des consolateurs de fantômes. Elle espère obtenir des réponses aux questions qui la tracassent. À commencer par celle-ci : comment peut-on avoir une vie sentimentale quand on doit cacher à ses proches qu'on a le don de voir les morts ? Un sujet qu'il va devenir urgent de creuser car Ava loge chez un garçon si beau qu'il est presque impossible de le regarder et de l'écouter en même temps... Sans compter que les fantômes raffolent des histoires d'amour, et n'hésitent pas à se mêler de celles d'Ava.

SYROS

PRIX FRANCE: 16,90 €



9 782748 513974

ISBN: 978-2-74-851397-4

www.syros.fr